

DEUX ANS DE GUERRE SANITAIRE : PLUS JAMAIS ÇA !

Autoritarisme, enfermements, pseudo-sciences, surveillance numérique et biotechnologies : le capitalisme nous a montré comment il gère les crises qu'il provoque lui-même. Alors, tirons les leçons de ce que nous avons vécu et organisons-nous pour que le système en place cesse de nous imposer ses catastrophes et leur gestion totalitaire. Alors que le pass sanitaire vient d'être « suspendu », le collectif Ruptures vous propose de revenir sur ce qui s'est passé pendant ces deux années de restriction de liberté lors de deux soirées de réflexion et de rencontre avec des personnes mobilisées.

RENCONTRE AVEC DES COLLECTIFS EN LUTTE CONTRE LA GESTION AUTORITAIRE DE LA CRISE SANITAIRE

Des collectifs (bars, bibliothécaires, soignants, gilets jaunes) ont réussi à s'unir pour lutter contre la gestion autoritaire de la crise sanitaire. Des membres de ces collectifs présenteront leur groupe, leur lutte et leur action. Le collectif Ruptures présentera une brochure, publiée pour l'occasion, collectant quelques entretiens avec des personnes impliquées dans les luttes contre le pass sanitaire. Ces présentations seront suivies d'une discussion collective autour deux axes :
- la nécessité de s'organiser en collectif face à la distanciation sociale
- tâcher de comprendre ce qui va rester de ces deux années.

MARDI 15 MARS

Café Bibliothèque Antigone (22 rue des Violettes, Grenoble). Ouverture des portes : 19h, début de la soirée : 20h.

MÉDIAS, EXPERTS, SURVEILLANCE, DÉMOCRATIE... ÉTAT DES LIEUX APRÈS DEUX ANS DE CRISE

Laurent Mucchielli, auteur de *La doxa du covid* (éditions Eoliennes), reviendra sur plusieurs thèmes développés dans son livre, et notamment sur le traitement médiatique de la crise sanitaire, le rôle des experts, la puissance des industries pharmaceutiques et des fondations privées qui exercent une influence majeure sur les politiques mondiales de santé, ou encore sur le rôle des géants du numérique dans la formation de l'opinion publique mondiale. Nous poursuivrons cette réflexion sur le rôle du numérique lors de l'épidémie, et plus précisément sur la massification de la surveillance qu'il a permis.

MERCREDI 16 MARS

Salle 150 (90 galerie de l'Arlequin, Grenoble). Ouverture des portes : 19h30, début de la soirée : 20h.

Pour ces deux soirées, une participation aux frais sera demandée.

Le journal La nouvelle vague est publié par le collectif Ruptures. Celui-ci s'est formé en septembre 2021 dans le but de lutter contre le pass sanitaire. Nous nous sommes regroupé-e-s pour partager nos idées et être plus fort-e-s ensemble. Nous voulons faire face à cette nouvelle incarnation d'une société autoritaire et tournée vers le profit qui fait peu de cas des humains, leur préférant des courbes, des chiffres, des abstractions et des QRcodes.

La nouvelle vague

propagée par le collectif Ruptures

mars 2022 – numéro 5

ÉDITORIAL

Planète Terre, début du XXIème siècle : un système économique hautement inégalitaire, règne sans partage. Les différences de niveau de vie entre classes sociales et entre nations sont incroyablement élevées. Ainsi, on estime qu'un milliard de personnes souffrent de malnutrition, avec ses conséquences dramatiques. Comble du cynisme, pendant ce temps, dans les pays « gagnants » qui profitent de l'exploitation du reste du monde, 1,4 milliard de personnes sont en situation d'obésité ou de surpoids. Au delà du surpoids, c'est toute la santé des habitants des pays riches qui est menacée : cancers, asthmes, allergies, diabète, hypertension... 15 à 20 millions de Français souffrent d'une maladie chronique¹. Si l'espérance de vie augmente, le nombre moyen d'années passées en bonne santé stagne, et « les Français vivent donc plus longtemps (...) en mauvaise santé »². En cause ? Notre mode de vie industriel : manque d'exercice physique, alimentation grasse et sucrée, omniprésence des ondes et des produits issus du pétrole, cancérigènes, perturbateurs endocriniens...³. Un paradis de pacotille, en somme !

C'est cet arrière-plan qu'il faut avoir en tête quand on veut comprendre l'impact de l'épidémie de Covid-19. En effet, un virus tue rarement seul : il rencontre un terrain qui lui est plus ou moins favorable, des corps plus ou moins solides, plus ou moins résistants. Au vu des deux dernières années, il faut croire que le mode de vie de nos pays occidentaux ne produit pas un terrain très sain. Fallait-il une pandémie pour s'en rendre compte ?

Seul un changement radical d'orientation permettra de rompre avec cet état de fait. Les actes individuels que chacun peut faire pour améliorer sa santé ne sont rien face à la machinerie sociale dans laquelle nous sommes pris : c'est bien elle qu'il s'agit de démonter si nous voulons nous préserver des pandémies futures, ou limiter leur impact.

Capitalisme, pandémies : les deux vont de pair !

Ruptures, le 23 février 2022

(1) Haute autorité de santé, 2016. (2) Commission d'enquête parlementaire sur l'alimentation industrielle, 2018. (3) Lire par exemple Dominique Belpomme, *Comment naissent les maladies*, Les Liens Qui Libèrent, 2016.

UNE SOIGNANTE PAR TEMPS DE COVID

Il y a trois ans, ils et elles étaient en lutte contre la casse du service public sous le slogan « Ils comptent les lits, bientôt on comptera les morts ». Il y a deux ans, la France entière les applaudissait pour leur dévouement. Aujourd'hui, alors que le gouvernement poursuit la managérialisation de l'hôpital public, nous avons rencontré une soignante. Pour rappel, à l'échelle nationale plus de 15000 personnes sont suspendues pour refus de se plier à cette obligation.

Peux-tu te présenter ?

Je suis soignante depuis une quinzaine d'années, je travaille actuellement en milieu hospitalier. Mon parcours m'a donné l'occasion de voir ce qui se passe dans différents services, ainsi qu'en EHPAD.

C'était comment avant l'épidémie ?

Dur : avant la crise, j'ai déjà fait un burn-out quand je travaillais dans un autre hôpital, par rapport à la charge de travail, le stress... Quand on travaille avec de l'humain, des personnes en fin de vie qui ont besoin d'être rassurées, c'est terrible de faire du travail à la chaîne : on court, on fait un soin, on repart... humainement c'est affreux. Dans les

maisons de retraite c'est encore plus criant : imagine avoir quarante patients en charge, faut pas trainer...

Comment as-tu vécu le premier confinement ?

Je l'ai vécu super bien. Déjà je n'étais pas plus inquiète que ça pour ma santé, même si comme tout le monde j'avais un peu peur : j'ai acheté du zinc, de la vitamine C, des trucs comme ça. J'ai toujours considéré que la santé c'est un équilibre, un terrain, que la prévention c'est le plus important. Donc je métais préparée, et c'était super : j'ai continué à travailler, je faisais le trajet à vélo, il faisait beau, les rues étaient désertes... Et dans mon service, on attendait la vague, elle n'est jamais arrivée. On se tournait les pouces...

À tel point que je me suis portée volontaire pour travailler là où on avait besoin de monde, mais il y avait déjà trop de soignants à recaser du fait de la fermeture des services et de la réduction de l'activité.

J'ai aussi cru au monde d'après, donc finalement j'ai bien vécu cette période ! Je pensais que les gens allaient avoir envie de laisser la voiture... Mais pour mes collègues ce n'était pas pareil, certaines avaient un risque de développer une forme grave : elles se sont mises en arrêt maladie et ne sont pas venues travailler du tout pendant plusieurs mois. D'autres sont venues travailler quand-même, mais elles avaient super peur, elles désinfectaient tout sans cesse, se mettaient en retrait quand il fallait s'occuper d'un patient Covid. Du coup je leur proposais de les remplacer.

Avec le recul, je me dis que si je me retrouve suspendue, ou que je ne peux plus faire mon métier, ça fera quelqu'un de moins qui était volontaire malgré les risques.

Et malgré les défections des collègues, l'hôpital tournait ?
Mais carrément : toutes les consultations, les opérations, les examens programmés avaient été déprogrammés, et donc on ne faisait que les urgences, sachant qu'en plus les urgences n'étaient pas nombreuses, puisqu'il y avait moins d'accident de sport, d'accident de voiture... On a attendu le travail à peu près trois mois, on a même été fortement incitées à poser des congés !

Et pendant ces trois mois, pourquoi les patients déprogrammés n'ont pas été reprogrammés, voyant que la vague n'arrivait pas ?
Eh bien je pense que c'étaient les consignes du gouvernement, pour éviter de faire rentrer des personnes dans l'hôpital, éviter les contaminations, parce que c'était le confinement... Du coup y a eu des retards de prise en charge.

Comment s'est passé le retour à la normale ?
À partir de 2021, il y a eu une phase où les soignants étaient vaccinés, du coup ceux qui avaient très peur étaient soulagés, car ils croyaient au vaccin qu'on leur avait vendu. Ça a un peu changé quand on s'est aperçu que le vaccin n'était pas si efficace que ça... Puis c'est vite devenu un peu n'importe quoi, parce que les consignes par rapport au Covid changeaient tout le temps. Ensuite il y a eu cette histoire de pass sanitaire, avec des situations complètement incohérentes : on se retrouvait avec des gens qui rentraient dans l'hôpital avec leur pass, puis qui une fois à l'intérieur disaient qu'ils avaient été testés positifs la veille, ou leur enfant, et ils venaient quand-même. C'étaient des choses incohérentes avec des consignes floues ou contradictoires alors qu'en temps normal on

sait quoi faire pour prendre en charge une personne contagieuse, là on avait une perte de repères... Et puis il y a toujours des gens qui veulent en rajouter, en faire plus, comme ce médecin qui nous disait que pour protéger les autres, il fallait mettre deux masques l'un par-dessus l'autre. Ça désorganise, ça rend fou !

Puis arrive la vaccination obligatoire pour les soignants...
Oui. Vers juillet-août, ils ont commencé à parler de vaccination obligatoire pour les soignants. Jusqu'à cette date, je me sentais très isolée dans mon service, je me taisais. Puis j'ai reçu le coup de fil d'une amie infirmière, qui m'a demandé ce que je pensais de l'obligation vaccinale, et elle m'a parlé du collectif MS38 [*Collectif de médecins et de soignants de l'Isère contre la loi du 5 août 2021*]. Faire partie du collectif m'a fait sentir que je n'étais pas toute seule, que des actions étaient menées.

Quand as-tu décidé de te faire vacciner ?
C'était au mois d'août. C'était compliqué, car le gouvernement faisait semblant que les choses étaient décidées, puis non, puis ça changeait... c'était très angoissant, et parfois je n'en dormais pas la nuit, parce que je me demandais si j'allais agir selon mes valeurs et perdre mon travail, ou renier ce que je suis et mettre mon corps en danger pour garder mon travail... C'était un stress énorme. Quand l'obligation est tombée, je me suis dit qu'il fallait que j'arrête une date pour me faire injecter, parce que je n'en pouvais plus d'être devant ce choix. Me faire vacciner a été d'une grande violence pour moi. Je place la santé au sommet de mes priorités : par mon alimentation, mon activité physique, mon hygiène de vie ; c'est au quotidien que je fais attention à mon corps, à ce que je vis, au stress... Pour moi, une personne irresponsable c'est quelqu'un qui ne fait pas attention à son hygiène de vie, à ce qu'elle mange... moi, je me sens responsable.

Est-ce qu'il y a eu des espaces de discussion au sein de l'hôpital ? Quel a été le rôle des syndicats ?
Il n'y a pas eu d'espaces de discussion dans mon service, mais plutôt des conversations de comptoir manichéennes et sans débat. Les syndicats ? On n'en a pas trop entendu parler... Avec toute cette histoire, je pensais qu'ils allaient envoyer des mails, nous soutenir... eh bien pas du tout. J'ai appris par la suite que l'UNSA avait mis des choses en place pour nous soutenir, du coup j'ai adhéré. Mais dans l'ensemble, les syndicats n'ont pas vraiment été là.

Est-ce que tu te sens en lutte ?
Bien sûr ! Je trouve que c'est de notre responsabilité de résister. Beaucoup de gens pensent qu'on exagère quand on compare avec ce qu'il s'est passé pendant la seconde guerre mondiale, mais moi je trouve vraiment que ce qui

se passe en ce moment c'est trop grave, je ne peux pas l'accepter. Je pense que c'est de notre devoir de citoyen de faire quelque chose, même a minima. Par exemple, depuis que le pass sanitaire est en place, je n'ai jamais utilisé mon pass. Je ne vais plus au restaurant, je ne vais plus au sport, je ne vais plus au café, à la bibliothèque... Je ne veux pas participer à tout ça.

Comment les soignants vivent-ils le pass sanitaire, ou même ce changement dans leur métier qui les a conduits à fermer les portes de l'hôpital à certains malades ou accompagnants ?
Dans d'autres services, j'ai pu côtoyer des soignants qui se sont fait vacciner, mais qui voient bien que cette vaccination n'est pas anodine : quand on travaille dans le domaine de la santé, on est bien placé pour savoir qu'un médicament peut avoir des effets indésirables, que le corps est un équilibre subtil, qu'il faut en prendre soin. Pas mal de soignants sont réticents, et surtout deviennent réticents à tous ces rappels : se faire injecter une fois c'est une chose, mais deux fois, trois fois... on sait que c'est pas bon pour nous. Et on voit bien les aberrations au niveau prise en charge, puisqu'il y a eu des fermetures de lits suite à la suspension de soignants. Pour ce qui est de la sélection des patients, ce que je trouve le plus choquant c'est le cas des parents qui ne peuvent pas accompagner leur enfant à l'hôpital, s'il nécessite de passer un examen par exemple.

Et toi, pour l'instant tu es suspendue ?
Non, pas pour l'instant, mais je pense que je vais attendre pour la troisième dose. C'est important d'être suspendue un moment parce que les autorités ne fonctionnent qu'en chiffres : si tu n'es pas suspendue, ils disent que tout va bien.
Je voulais dire aussi autre chose : ce que j'ai pu constater, c'est que les soignants suspendus, ou ceux qui s'interrogent sur tout ça, sont souvent des soignants qui ont une conception de la santé et du soin plus globale, plus holistique ; ils voient les patients comme des individus, pour lesquels ce n'est pas forcément le même traitement qui s'applique pour tout le monde, pour lesquels il y a plusieurs facteurs à prendre en compte : individuels, sociaux, environnementaux... Ces soignants sont plus dans un soin individualisé, basé sur l'écoute. Et du coup je me demande... [*hésitation*] – peut-être que j'exagère un peu –, si ce n'est pas une volonté d'écarter ces soignants du système de soin afin d'être tranquille, de vendre leurs médicaments, et continuer avec ce système de soins mécanisé. Ce serait bien que les gens réalisent ça, parce que les maladies chroniques augmentent : ça devient rare d'être en bonne santé ! L'environnement est tellement pollué, dégradé... Et quand on tombe malade, on s'aperçoit que ce qui compte c'est d'être accueilli, écouté, et d'être pris pour ce qu'on est. Souvent

les médicaments cachent les symptômes, mais ne permettent pas de retrouver complètement la santé : c'est changer son hygiène de vie qui est très important. Si on laisse faire la transformation actuelle du système de soin, on deviendra des numéros, les soignants un peu humains disparaîtront pour laisser place à un système de soins protocolaire, à la chaîne.

En ce moment les droits fondamentaux sont complètement bafoués, les droits des patients aussi, notamment la loi Kouchner de 2002, qui pose comme principe : « *Le médecin doit respecter la volonté de la personne après l'avoir informée des conséquences de ses choix* » et « *Aucun acte médical ni aucun traitement ne peut être pratiqué sans le consentement libre et éclairé de la personne et ce consentement peut être retiré à tout moment* ». J'étais vraiment choquée quand je suis allée me faire vacciner, car clairement, j'étais contrainte, je le faisais pour garder mon boulot, et d'autre part, on m'a fait signer une décharge indiquant que j'étais bien consciente des risques de me faire vacciner, que je les acceptais pleinement, etc. J'ai rayé ces mentions, et j'ai écrit que j'étais contrainte. Mais évidemment, ils s'en fichent...

Comment ça se passe aujourd'hui à l'hôpital ?
Les histoires de cas positifs et de cas contacts désorganisent tout. On se retrouve dans des situations où les gens ne sont pas malades, mais se retrouvent écartés quand-même, parce que leurs enfants ou eux-mêmes sont cas contacts...
Mais il y a quelque chose qui me retourne le bide : c'est d'arriver à l'hôpital, un lieu à l'origine d'hospitalité, d'accueil, et de voir les vigiles qui contrôlent les pass et parfois refoulent des gens. C'est hallucinant d'avoir au moins deux vigiles embauchés pour chaque entrée, et on les voit, qui sont assis à rien faire ou presque... Quand on voit que dans les services, il manque du personnel pour s'occuper des malades...

Enfinement tout ça est absurde, les problèmes sont déplacés. Pour moi, depuis deux ans, le gouvernement aurait pu lutter contre l'obésité, régler l'alimentation pour réduire la malbouffe, encourager l'exercice physique plutôt que de nous confiner, encourager les activités extérieures pour faire de la vitamine D, etc., ce qui serait vraiment important et servirait toujours pour les autres épidémies. On dirait que tout est fait pour qu'on soit dans un état de santé dégradée, favoriser les maladies, sans doute pour nous vendre toujours plus de « *compléments* » de toutes sortes (alimentaires, médicamenteux, etc...), qui deviennent en réalité des substituts. Si le gouvernement voulait vraiment qu'on soit en bonne santé, il ne s'y prendrait pas du tout comme ça.

Propos recueillis en janvier 2022.